

## Ce que doivent être nos textes libres

Nous recevons de notre ami Lentaïne, de Balaruc-les-Bains (Hérault), les notes suivantes :

Je suis en train de me constituer un sottisier de la presse scolaire que je reçois. En voici un extrait :

### LE PRINTEMPS

Le coucou qui annonce le printemps dit : coucou, coucou, coucou, coucou.

Et je dis à maman : « Je vais prendre mes chaussettes ». Puis je cherche le coucou dans le pré et je l'ai vu dans l'herbe.

Ou ce texte a un sens caché, et je demande à comprendre. Ou il est idiot et je me pose la question suivante :

Sous prétexte de liberté, et parce que les élèves ont choisi ce texte, fallait-il vraiment l'imprimer. Enfin, si le vote décele l'intérêt dominant de l'élève, je me demande ce que le collègue a pu faire de ce texte, comment a-t-il pu l'exploiter. A-t-il parlé du coucou... ou des chaussettes ?

La question qui se pose aujourd'hui n'est pas nouvelle, mais j'estime qu'elle reprend de l'actualité en raison de la crise de croissance de notre mouvement.

De quoi s'agit-il ? Faut-il laisser l'enfant absolument libre ; ou bien faut-il ne le laisser libre que dans le « bien » et entraver sa liberté quand elle s'oriente vers le mal.

La première solution peut-être s'admette dans une école « privée » en vue de faire des études psychologiques. Mais je crois qu'en ce qui concerne l'ensemble de nos écoles, il faut s'orienter vers la deuxième solution.

Et j'en arrive à la valeur des journaux scolaires.

Personnellement, je veux (je ne dis pas que j'y parviens !) que le mien ait une bonne « tenue ». J'ai pour cela de nombreuses bonnes raisons. Je veux qu'il impressionne favorablement tous ses lecteurs.

1<sup>o</sup> L'inspecteur et les parents qui se feront une idée de notre travail à travers notre journal, et qui, suivant les cas, nous soutiendront ou condamneront sans appel des procédés qu'ils ne connaissent pas. Très important. Je crois que nous sommes d'accord.

2<sup>o</sup> Les correspondants. Je peux constater le plaisir qu'ont mes gosses à recevoir un journal intéressant, bien imprimé. Notre devoir est d'essayer d'offrir à nos petits amis des textes aussi intéressants que possible.

3<sup>o</sup> Les élèves eux-mêmes, qui s'attachent à leurs journaux passés, qu'ils conservent et relisent en raison de l'intérêt qu'ils y trouvent.

Je pourrais trouver d'autres raisons pédagogiques que tout le monde connaît (goût du travail bien fait, etc...).

Eh ! bien, pour des raisons idéologiques, de principe, on ne doit pas sacrifier la qualité ; faire le contraire, c'est donner des armes à tous nos détracteurs et c'est faire crouler l'édifice que nous avons tant de mal à construire.

\*\*

Et voici maintenant, sur le même sujet, une lettre de Morien, instituteur à St-Samson par Rohan (Morbihan) :

« Dans une lettre récente, je vous demandais quelle attitude nous devions prendre — ou faire prendre à nos élèves — devant des textes libres relatant des « friponneries », des « sottises » commises par eux.

Devons-nous les admettre, les imprimer, les publier ? Mais quel danger d'imitation ! Pour illustrer ceci, je ne peux mieux faire que vous communiquer quelques pages d'un journal que nous venons de recevoir.

La réaction de mes élèves a été nette :

— Ils racontent toutes les « bêtises » qu'ils font.

— Nous aussi, on en sait pas mal.

— On pourrait faire un concours de « bêtises ».

— Le journal n'est pas intéressant...

... D'où un repliement de l'enfant sur lui-même. Je sais très bien que ce n'est pas cela que vous entendez quand vous demandez d'introduire la vie à l'école. Mais le mot « Vie » peut être pris dans les sens les plus divers. Nous avons particulièrement une concurrence très dure et le texte que je vous communique, intitulé « Une bagarre », ne peut qu'inciter nos élèves à des incidents dont l'école laïque supportera ensuite tout le poids...

Il y a bien aussi quelques balles qui traînent. Si nos élèves, malgré les conseils de prudence, voulaient s'inspirer du texte « Au fort », n'y aurait-il pas responsabilité morale en cas d'accident ?

Je vois chaque jour davantage que votre méthode n'est pas un simple procédé à appliquer sans s'y « mêler » soi-même. Il faut poursuivre un but d'éducation et non pas seulement publier des textes plus ou moins amusants.

Mais j'ai besoin de tous vos conseils. »

\*\*

Les préoccupations de nos camarades ont toujours été les miennes. Dès le début de nos expériences, il y a vingt ans, j'avais critiqué Wullens qui, à cette époque, imprimait, sans rien y changer, dans leur demi patois du Nord, les textes de ses enfants du C.E.

Lentaïne me communique d'autre part une page d'un livre de Mme Secler-Riou :

« A l'école d'avant-garde qu'a été par exemple celle de Berthold Otto en Allemagne (1906), l'attitude touchait à l'artificiel. Par respect de la spontanéité enfantine, on se gardait de corriger les productions littéraires des élèves selon

les lois qui régissent le langage des adultes. Bien au contraire, on y présentait l'histoire aux enfants de 8 à 9 ans sous la forme qu'ont leurs propres écrits, lorsqu'ils échappent à cet âge au contrôle de l'éducateur ».

Que des textes ainsi cueillis dans leur expression originale et même folklorique aient leur intérêt psychologique et leur part de saveur, nous ne le nions point. Mais nous avons toujours pensé que, en ce domaine comme en tant d'autres, nous devons toujours avoir devant nous l'exemple des mamans et la réussite à cent pour cent que constitue l'apprentissage sûr et rapide de la langue parlée par tous les enfants.

Or, le petit enfant a, lui aussi, entre deux et trois ans, un langage excessivement savoureux, qui fuse poétiquement et magiquement vers les sommets de la sensibilité et de l'intuition poétiques. A tel point que, parfois, quelques-unes des formes poétiques de son langage s'imposent à la famille qui les préféreraient aux formes courantes, banales et usées. Mais inutile de dire que si l'enfant entendait autour de lui employer ce langage qu'il a construit, lui, avec les moyens du bord, il pourrait croire que les formes en sont normales ; il ne serait plus porté à les améliorer, et ainsi s'implanteraient peut-être à jamais dans son esprit des erreurs de prononciation ou quelques-unes de ces prononciations dont nous avons tant de peine à nous défaire.

L'enfant, expliquons-nous toujours, ajuste son langage non pas selon des lois logiques mais par tâtonnement et par imitation du langage parlé autour de lui. C'est pourquoi, inmanquablement, et naturellement, les enfants de familles aisées, ou d'intellectuels, qui entendent beaucoup parler chez eux, et un langage parfait, apprennent vite à parler un langage parfait et prennent souvent ainsi, de ce fait, une avance qui se traduira plus tard sur le plan scolaire et qui peut avoir plus d'influence qu'on ne croit sur certaines aptitudes de l'adolescence.

L'enseignement que nous préconisons se fait par un ajustement semblable aux modèles que l'enfant aura sous les yeux. Il importe donc que ces modèles soient les plus parfaits possibles, qu'ils soient en tous cas en français correct. Notre principal rôle sera donc de parfaire les textes libres des enfants pour les amener à cette pureté de forme essentielle.

Nous n'avons pas d'ailleurs pour cela à faire violence à l'enfant.

Il nous suffira de faire jouer la motivation idéale que constitue la correspondance interscolaire.

Nous avons laissé dans notre texte une formule provençale. Nos correspondants bretons ont dû écrire pour nous en demander l'explication.

Et il nous arrive assez souvent de trouver dans des textes de correspondants de semblables provincialismes dont nous ne saisissons pas tout le sens. Et nous habituons nos enfants et nous invitons tous les correspondants à toujours mettre entre guillemets les expressions incorrectes qu'on peut conserver parfois à cause de leur originalité ou de leur couleur locale. Mais alors il faut mettre en renvoi l'explication en bon français.

Cela, tous les enfants le comprennent et l'admettent.

Dans cette mise au point, il faut naturellement respecter la pensée de l'auteur et, le plus possible, son originalité. Mais sous cette réserve, et avec sa collaboration, et la collaboration d'autres équipes ou de la classe entière, il n'est nullement interdit de remanier même profondément un texte d'enfant. Nous le ferons avec et par les élèves, afin de le porter à son maximum d'expression, de valeur documentaire, artistique, grammaticale et syntaxique. Et cette mise au point sera d'ailleurs la meilleure leçon de grammaire vivante, de grammaire active, sans aucune définition, en action.

Autant nous sommes formels sur la nécessité de placer à la base de notre travail le texte totalement libre de l'enfant et autant que possible le vote pour le choix du centre d'intérêt, autant nous insistons sur la nécessité d'un travail de mise au point syntaxique et grammaticale qui doit viser à la perfection de l'expression. C'est la raison *sine qua non* de la formation éducative. Et si même, en cours de route, avec l'assentiment de l'auteur, on remanie trop profondément le texte, nous mettons : D'après André, ou texte d'André, revu par toute la classe.

Nous ne visons pas à l'originalité, mais à l'éducation, à une éducation qui respecte et cultive au maximum ce que chaque individu porte en lui de spécifique et de personnel. Tous nos camarades ont parfaitement « saisi le coup ». Dans l'ensemble, nos journaux scolaires révèlent que cette collaboration se normalise bien vite et que nous avons bel et bien partout des textes d'enfants, vibrants avec le milieu, que l'éducateur a seulement contribué à polir et à régulariser.

Il en est de même de la perfection typographique et de la beauté du tirage. Je n'admire pas les camarades qui tiennent à faire valoir que les élèves se cont débrouillés absolument seuls à l'imprimerie. Cela peut arriver dans certaines classes, avec d'excellentes équipes de grands élèves. Mais, dans la pratique, quelle que soit l'adaptation de notre matériel aux possibilités enfantines, il est toujours bon, il est presque toujours nécessaire que le maître y apporte non seulement sa surveillance, mais aussi

sa collaboration. Il faut vous défaire de cette mentalité scolastique qui veut qu'on laisse l'enfant bafouiller pour mesurer sa valeur et sanctionner son travail. La maman n'agit jamais ainsi. Bien souvent, il sera beaucoup plus simple, à tous points de vue, que vous donniez un petit coup de pouce discret que de rester le maître critiqueur et donneur de conseils. Un élève peine à terminer son composteur : une aide venant à point sera salutaire. Votre main plus sûre et plus experte égalisera quelques composteurs, fignera un lino ou une belle page. Et vous aurez un beau livre, un journal propre et joli qui vous fera honneur, qui vous éduquera et qui contribuera à créer autour de l'école ce climat d'intérêt et de sympathie dont nous avons tant besoin.

Alors, certes, les possibilités pédagogiques, artistiques et techniques du maître apparaîtront dans nos journaux. Un éducateur habile bricoleur aura des pages d'une perfection digne de professionnels, avec des gravures nettes et propres, des lignes bien justifiées, des blancs harmonieusement répartis ; le littéraire offrira à ses élèves des modèles qui les orienteront vers une perfection qui pourra, à tort, paraître suspecte ; le scientifique aura des textes d'observation et des résumés d'expérience à faire blêmir tous ceux qui n'ont pu retrouver cette flamme de la curiosité constructive ; l'artiste influencera ses élèves dans le sens de la beauté ; de la sensibilité surprenante et profonde ; il saura obtenir de ses enfants des dessins, des lino, des peintures admirables qu'on dira parfois « retouchées ». Eh ! oui, tout cela est retouché, mais est-ce que l'éducation familiale n'est pas une perpétuelle retouche et quel est l'enfant qui aurait à se plaindre d'avoir eu des parents littéraires, scientifiques, habiles manuels ou artistes ? Pourquoi préparer les jeunes à leur métier d'instituteurs si ce n'étaient dans l'espoir qu'ils seront ces vivants exemples ?

Cette perfection doit-elle ou peut-elle décourager ceux qui reçoivent des journaux supérieurs aux leurs ? Au contraire, elle encouragera enfants et éducateurs, en nous faisant regretter seulement que, par suite de notre formation défectueuse — non prévue d'ailleurs pour une telle besogne — nous ne soyons pas tout à la fois les littéraires, les scientifiques, les habiles manuels ou les artistes dont nos élèves auraient besoin.

Nous faisons et nous ferons ce que nous pourrions, mais qu'on ne nous accuse pas, du moins, d'avoir retrouvé une partie de nos possibilités naturelles pour les mettre au service de l'enfant.

On le voit, ce n'est pas une justification honteuse que nous apportons d'un état de fait humain que nous déplorerions ; nous indiquons ce que nous croyons être la seule ligne éducative,

conforme à la tradition maternelle, et qui sera, dans une large mesure, ne le cachons pas, ce que seront les éducateurs, pourvu que ceux-ci aient compris le retournement pédagogique sur lequel nous insistons.

\*\*

Ces observations sont parfaitement valables pour le contenu du texte. Nous n'avons jamais été partisan d'imprimer tout ce qu'apportent librement les enfants et qu'ils auront librement choisi. La maman laisse-t-elle tout dire à ses enfants sous prétexte de liberté ?

Ce qu'il nous faut éviter, c'est la censure personnelle de l'instituteur, censure qui, comme toutes les censures, serait bien vite tyrannique et découragerait les enfants.

La motivation que nous apporte la correspondance interscolaire sera ici encore le procédé le plus sûr :

— Il est des choses qu'on ne peut pas dire ainsi à des amis.

— Il en est qui peuvent leur nuire (politiques ou religieuses).

— Certaines expressions donneront à nos correspondants une mauvaise opinion de nous (d'où parfois certaines appréciations du maître ou des camarades).

— Enfin, il est des textes dont nous pouvons reconnaître l'intérêt mais qu'il est dangereux d'imprimer (il faut donner loyalement les raisons : de neutralité, d'habitudes de milieu, de respect, etc...) ; bonnes occasions de vraies leçons de morale d'ailleurs).

Notre correspondance s'établit entre écoles laïques, de milieu difficile, avec des croyances, des habitudes, des superstitions même. Vous ne ferez rien pour froisser vos camarades ni gêner le fonctionnement normal de l'école. Les enfants comprennent fort bien cette réserve si elle n'est qu'une réserve, qui ne saurait justifier le retour d'un autoritarisme désuet.

Je suis, à ce sujet, d'accord avec Morien lorsqu'il parle du texte *La Bagarre* qu'il est inutile de citer ici.

Je le serais moins au sujet du texte *La maraude* ci-dessous que je considère au contraire comme une excellente leçon de morale. Il n'est d'ailleurs que souhaitable que s'établisse entre correspondants ce courant de critiques loyales qui amélioreront présentation et contenu de nos journaux. Et nous ne saurions trop recommander l'habitude de consacrer la dernière page de nos journaux à la correspondance interscolaire, aux approbations, aux critiques et aux souhaits :

#### LA MARAUDE

*L'été passé, Yves, Henri et moi, nous sommes allés à la maraude chez Monsieur Desquens. Yves et Henri descendirent dans le jardin et nous, sur le mur, leur criâmes : « Jetez-*

nous des framboises ! » Soudain, le buisson s'élargit : c'était l'homme. Il attrapa les deux maraudeurs. Il les mit dans les orties et leur donna une bonne fessée. Henri et Yves disaient : « Je n'irai jamais plus ».

Nous répondrons dans un prochain numéro à la question *Vie de la classe*.

Ceci dit, malgré quelques faiblesses inévitables au début, et contre lesquelles nous avons raison de réagir, nous sommes sans cesse étonnés de la sûreté avec laquelle les éducateurs se saisissent de cette nouvelle technique d'expression libre telle que nous venons de la justifier. Leur réussite sera plus complète encore lorsqu'ils ne seront plus dominés par la fausse mystique de la liberté de l'enfant.

Et d'ailleurs, rassurez-vous : ceux-là même qui, au nom de cette liberté totale de l'enfant voudraient dénigrer nos réussites seront les premiers à vous accabler au nom de la règle ou de la morale.

Fais ce que dois. — C. F.